50e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 51 21 DÉCEMBRE 1933

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Les Souvenirs d'un Septuagénaire : M. A. Prénat. — Sa jeunesse pieuse, — son éducation au collège chrétien. — Son appréciation de l'éducation chrétienne d'alors. — II. Ce que la vie lui a appris. — Ce que doit faire le prêtre dans le domaine politique. — La situation de la civilisation aujourd'hui ; l'avenir. — La nécessité de prêcher l'Evangile. — L'Action catholique. — III. La fin d'une ère. — Comment doit se nommer l'ère actuelle : *l'ère industrialiste démocratique*. — Comment doit se nommer l'ère qui précéda celle-ci. — Machiavel et Luther. — IV. Le IXe cinquantenaire de la naissance de Luther. — Ce que fut son évolution. — V. Une visite à Wittenberg. — VI. Ce que devient le luthéranisme sous le régime hitlérien. — Effondrement général de l'esprit chrétien. — Conclusion : la splendeur incomparable du Sermon sur la montagne, selon Papini.

I

S'il est une chose très utile pour le prêtre, dans la sublime mission dont il est chargé, c'est de bien comprendre l'évolution du temps où il vit et dans laquelle sa propre action est comme immergée. Ce nous est donc une bonne fortune de recueillir les observations des analystes les plus attentifs et les plus pénétrants et de pouvoir nous en éclairer.

Parmi ces analystes qui savent comprendre leur siècle, réfléchir sur les tendances de leur époque, raisonner les conditions dans lesquelles l'action catholique est contrainte de s'exercer actuellement, il faut placer au premier rang l'homme d'expérience et le grand chrétien qu'est M. Auguste Prénat, de Saint-Etienne. Il nous dit aimablement, au moment de nous livrer ses impressions : « L'expérience est une rente viagère que le vieillard s'est constituée à grands frais dans sa jeunesse et son âge mûr : il en jouit peu d'années et elle périt avec lui. Il est dès lors tout naturel que, convaincu de sa valeur et dépité de voir qu'il n'en sera tenu aucun compte par les générations qui le suivent, il fasse un effort pour qu'elle lui survive et que, confiée à l'écriture, elle devienne une sorte de capital dont les plus jeunes feront leur profit. » Ces lignes ouvrent les *Souvenirs d'un Septuagénaire,* qui ont été publiés dans le *Recrutement sacerdotal* de juillet-août et nov.-déc. 1933.

Né en 1860, dans une petite ville du Rhône où son père dirigeait, en qualité d'ingénieur, des hauts-fourneaux, M. Prénat appartenait à une famille profondément chrétienne et qui comptait parmi les notabilités du lieu.

Les années de son enfance nous reportent à un temps que bien peu d'entre nous ont pu connaître. C'était sous l'Empire. Le curé de la paroisse était un personnage officiel de grande importance. M. Prénat estime que l'on était peut-être un peu porté à l'exagération dans les marques de respect qui lui étaient accordées ; il ne faut pas, certes, que le respect paralyse ou terrorise l'enfant dans ses rapports avec le prêtre.

« Mes parents, dit-il, invitaient le curé et son vicaire au grand dîner qu'ils donnaient chaque année en l'honneur des *autorités.* Le clergé paroissial y avait sa place auprès du maire, du directeur de l'usine, du médecin de la famille, etc. Ni mon frère, ni mes sœurs n'étaient admis plus que moi, ce jour-là, à la table familiale ; on nous présentait seulement aux invités, puis on nous faisait disparaître au plus vite. La soutane ecclésiastique et le rabat, par leur étrangeté, frappaient vivement notre imagination. J'entends encore la voix forte — la voix du prône — avec laquelle le curé Côte me disait, en me caressant la joue : *Bonjour, petit chou !* Ma timidité en était épouvantée. Aussi la première apparition du prêtre dans ma vie me laissa plutôt une première impression de terreur. »

Cela rappelle la régularité avec laquelle, dans nos récits évangéliques, l'apparition d'un ange est accompagnée des mots : *Noli timere !* Cela ne veut pas dire que le costume du prêtre ressemble, en quoi que ce soit, à celui de l'ange, quand ce dernier, pour venir chez nous, daigne en revêtir un ! Mais il est sûr que notre soutane nous enveloppe, aux yeux de l'enfance, d'une auréole de mystère et que nous avons besoin de redire le mot des anges en visite sur la terre : *N'ayez pas peur !*

L'impression du jeune Prénat n'était pas atténuée par l'autre occasion où il lui était donné de se trouver encore parmi des prêtres : la procession de la Fête-Dieu. Ces processions étaient alors extrêmement solennelles. Il y avait de magnifiques reposoirs ; les rues étaient tendues de draps brodés et fleuris ; la fanfare locale, les pompiers et les gendarmes marchaient en tête du saint cortège. Auguste Prénat était enfant de chœur, il défilait tout près du dais sous lequel s'avançait le Saint-Sacrement, porté par un prêtre revêtu de

drap d'or, entre deux haies de peuple. L'émotion qu'il en ressentait était plus vive qu'agréable :

« J'ai été longtemps, dit il, sous l'empreinte de ce sentiment et il me semble qu'il en subsiste encore au plus profond de mon inconscient quelque vestige. Mes parents le cultivaient en répétant volontiers que c'était à l'autel et non ailleurs qu'il faut voir le prêtre, et que trop de familiarité ou seulement une fréquentation trop assidue n'est pas compatible avec le respect profond qui lui est dû... »

C'est dans le même esprit, sans doute, que les apôtres écartaient de Jésus les enfants portés par leurs mères. Mais Jésus répondait : « *Laissez venir à moi les petits enfants!* » Il semble bien que certains parents, pour réagir peut-être contre l'aversion que nous témoignent tant de gens égarés, poussent un peu loin une révérence qui doit toujours être nuancée d'attachement et de confiance filiale.

De 8 à 17 ans, M. Prénat fut élève dans un collège tenu par des religieux ; il ne nous dit pas lesquels. Voilà des religieux qui peuvent être fiers d'avoir formé un chrétien de cette trempe. Que nous dit-il d'eux ?

« Je leur garde, écrit-il, la plus profonde gratitude. Ils étaient vraiment des hommes de Dieu, zélés, désintéressés, pieux ; ils nous prêchaient par la parole et par l'exemple une tendre dévotion envers la Sainte Vierge ; ils s'efforçaient de faire de nous de bons jeunes gens, fidèles à la pratique religieuse, réguliers dans leur conduite, résolus à combattre l'impiété et le désordre révolutionnaires. »

Mais voici la pointe d'une aimable critique :

« L'éducation qu'ils nous donnaient s'accordait parfaitement à celle que nous recevions dans nos familles, en particulier de nos *mamans*. Elle était ennemie du risque. Rien ne ressemblait moins à la devise : *vivre dangereusement!* Le but était de nous sauver, en restant *bien sages* et en conservant dans une société, restaurée par un retour à la tradition, le rang honorable et la fortune confortable qu'y avaient nos *papas*. »

Il est aisé de comprendre la nuance de regret qui perce dans ces lignes. Cela revient à ce que disait l'*Ami* dans l'article de fond du 9 novembre dernier, à savoir, que « les croyants eux-mêmes se sont trop souvent laissé infecter par l'esprit ambiant qui était un esprit de « commodité terrestre », ce que l'on a nommé « l'esprit de commodité bourgeoise ». Nous savons bien qu'il était difficile de réagir contre cet esprit. M. Prénat nous dit que les religieux éducateurs étaient moins timides, lorsqu'ils découvraient une vocation sacerdotale ; ils en cultivaient soigneusement le germe et n' « hésitaient pas alors à prêcher à l'élu l'esprit de sacrifice et d'abnégation ». L'esprit de l'Evangile était donc entretenu au moins au cœur des futurs religieux ou futurs prêtres. C'est de là que doit venir maintenant le salut. Mais il est temps de prêcher à tous ceux que nous pouvons former ou atteindre, notamment dans nos collèges, la vraie pensée du Christ. Et c'est pour cela que nous insistons tellement sur la diffusion de la *Vie de Jésus* dans les familles : il y a toute une mentalité païenne à réformer chez nos catholiques vivant dans le siècle. M. Prénat constate que l'on ne demandait jadis aux enfants de ces derniers que de ne pas démentir « trop outrageusement les principes qu'ils avaient reçus au collège », lorsqu'ils en étaient sortis *bacheliers*. Faire des *bacheliers* et des *demi-chrétiens* à peu près convenables, là se bornaient nos ambitions !

M. Prénat rappelle aussi les illusions des catholiques de sa génération qui, à l'instar des apôtres, attendant une résurrection de Jésus à grand fracas et une « restauration d'Israël » qui les dispenserait de tout effort et leur distribuerait des trônes, mettaient toutes leurs espérances dans une restauration de la monarchie traditionnelle, avec le comte de Chambord, et négligeaient de prendre les moyens d'agir sur l'opinion publique, en s'emparant de la presse, en dressant un grand programme d'avenir par des lois sociales appropriées et des lois sur l'instruction gratuite et obligatoire, tout en restant chrétienne. Nous avons dit ce que nous pensions de tout cela, en parlant de l'ouvrage du P. Lecanuet, et nous aurons à y revenir. M. Prénat dit fort bien ce qu'étaient ces vains espoirs, passablement enfantins au fond :

« Nos maîtres (n'était-ce pas l'état d'esprit de la plus grande partie du clergé français) s'étaient mis à l'école de l'*Univers*... Après la guerre et la Commune, sous l'Assemblée nationale, ils crurent toute proche la restauration du comte de Chambord. Des prophéties circulaient sous le manteau qui annonçaient la conjonction dans l'histoire *d'un grand Pape et d'un grand Roi*. Le grand Pape serait-il Pie IX déjà bien vieux ou son successeur ? On pouvait hésiter sur ce point, mais quant au grand Roi, on était unanime, c'était Henri V, sous le drapeau blanc... Il y avait une légitimité à laquelle il fallait revenir ; toute autre solution était précaire, dangereuse, injuste. Le roi très chrétien remis sur son trône, tout, au contraire, serait bientôt réparé ; la France redeviendrait croyante, morale, puissante, prospère ; elle reprendrait à l'Allemagne l'Alsace et la Lorraine ; elle rendrait au pape le royaume dont il avait été spolié ; l'Europe retrouverait son équilibre et le monde entier cette heureuse tranquillité dont les idées révolutionnaires l'avaient privé. »

Assurément, cela n'était pas enseigné textuellement. Mais cela était implicitement contenu dans les leçons données alors par la plupart des maîtres chrétiens. Et, encore une fois, on ne peut mieux faire comprendre cet état d'esprit qu'en rappelant les incurables illusions des apôtres au sujet de l'avènement temporel du Messie, pendant toute la vie publique de Jésus et même après la résurrection, jusqu'au jour de la Pentecôte. Il a fallu la persécution, la loi sur les Associations de 1901, la loi de Séparation, et surtout, plus récemment, la trahison du mouvement de *L'Action française* pour nous arracher à cette sorte de millénarisme et nous ramener à la réalité.

« Jamais, si je m'en rapporte à mes souvenirs, poursuit M. Prénat, il ne nous fut expliqué que

bien des choses dans la société civile appelaient de profondes réformes. Nous devions être *conservateurs*. La prudence commande, dans une période révolutionnaire, de ne toucher à rien... Dans le domaine religieux, le principal souci de nos maîtres était de nous mettre en garde contre le gallicanisme et le libéralisme ; ils n'avaient pas tort, puisque telles étaient alors les directions romaines, mais le péril du laïcisme et de l'apostasie était proche et il aurait été nécessaire, pour nous en défendre, de nous donner une forte instruction religieuse. C'était alors chose difficile ; ni les prêtres séculiers, ni les religieux qui avaient fondé des collèges n'avaient eu immédiatement à leur disposition des sujets formés aux bonnes méthodes d'enseignement... »

Par cette dernière phrase, M. Prénat fait allusion au manque d'Universités catholiques en France, à cette époque, et à la disette de professeurs compétents qui en était la conséquence. Il termine cette partie de ses *Souvenirs* par un éloge très senti et très mérité des vertus chrétiennes et sacerdotales de ses éducateurs. On se souvient qu'ici-même nous avons fourni la preuve que, dans la suite des siècles, on aurait peine à trouver une époque où le clergé tant séculier que régulier ait été plus fermement attaché à ses devoirs que dans cette période où il fait, en France, figure de vaincu.

M. Prénat raconte ensuite ses premiers pas dans la vie publique. Il arrivait à l'âge d'homme au moment du Seize-Mai. Sa jeunesse fut assombrie par l'avènement du laïcisme. Il ne croit pas que l'on aurait pu éviter cette catastrophe par le ralliement opéré opportunément. Nous sommes ici d'un avis contraire. Mais nous accordons bien volontiers que pour faire ce ralliement avant qu'il fût trop tard, — c'est-à-dire dès l'époque du « grand refus » du comte de Chambord, en 1873, — il aurait fallu aux monarchistes et aux catholiques en général un sens politique infiniment plus souple qu'ils ne pouvaient l'avoir et ne l'avaient en effet. C'était alors une sorte d'impossibilité psychologique, en raison des illusions obstinées que nous rappelions plus haut.

En quels termes émouvants M. Prénat décrit-il cette époque de sa jeunesse virile :

« Période de tristesse et de dépression, dit-il, pour la jeunesse catholique ! On était condamné à lutter sous des chefs vaincus pour des causes temporelles désespérées, dont la cause de Dieu paraissait solidaire ; on disait non, de parti pris, à tout ce qu'entreprenait un gouvernement détesté et l'on ne voyait naître aucun mouvement d'avenir qui nous consolât avec l'espérance ; on en était réduit à savourer les violences de Paul de Cassagnac et les bouffonneries du *Triboulet ;* l'injure était toujours le trait émoussé de l'impuissance. »

Dans le domaine intellectuel, le catholicisme se voyait également réduit à une sorte d'infériorité. Taine et Renan exerçaient une influence prépondérante. Les Universités catholiques venaient à peine de naître. Dès 1879, le parti républicain anticlérical vainqueur les avait privées de leur titre d'Universités et du bénéfice des *jurys mixtes*. Les littérateurs les plus en vue, ceux dont les ouvrages avaient les plus gros tirages, n'étaient pas des nôtres. M. Prénat a l'impression qu'il existait dans tous les domaines, chez nous, et notamment dans le domaine social, une sorte de timidité, une crainte de l'aventure et de la nouveauté qui nous maintenait dans les ornières traditionnelles. Il n'y avait alors que deux grands orateurs en France qui passaient pour « avancés, » le P. Didon et l'abbé Frémont. Or, en relisant leurs ouvrages, on constate que leur doctrine sociale restait bien incomplète et que leurs audaces, dont s'effrayaient leurs amis ou leurs supérieurs, n'avaient rien de bien terrible.

Le prêtre que M. Prénat a le plus admiré alors était l'abbé d'Hulst. Il avait la plus parfaite distinction et l'intelligence la plus pénétrante. Il remplit toutes les hautes fonctions, sauf l'épiscopat, et ne fut inférieur à aucune. Il sut faire de l'Institut catholique de Paris un centre de hautes études tout à fait remarquable. Mais, en raison même des occupations multipliées qui pesèrent sur lui, il ne put accomplir la grande œuvre philosophique et doctrinale qu'il semblait prédestiné à faire. « Faute d'une voix prenante et d'une chaleur oratoire qui suffisent au succès de tant de médiocres, il ne réussit à conquérir ni les étudiants ni les auditeurs de Notre-Dame. » Et puis, il était lié : il demeurait monarchiste impénitent, et se sentait attaché à la maison d'Orléans par des obligations de famille. Il n'arrivait pas à comprendre l'importance des questions sociales, et répugnait fortement au syndicalisme et à l'intervention de l'Etat dans les problèmes sociaux. De même que l'instruction gratuite et obligatoire s'est faite contre nous parce que nous n'avons pas su, à temps, proposer ce qui était la vieille doctrine de l'Eglise à ce sujet, depuis le Concile de Trente, de même le syndicalisme qui avait des attaches profondes dans la tradition catholique, par les anciennes fraternités corporatives, s'est tourné contre nous, parce que nous n'avons pas su en voir à temps l'opportunité et la bienfaisance.

« Il me souvient, dit M. Prénat, d'avoir assisté à une conférence du comte de Mun dont Mgr d'Hulst avait accepté la présidence... Après que le comte de Mun eut *emballé* l'auditoire, Mgr d'Hulst marqua nettement la dissidence qui le séparait du conférencier. Je compris ce soir-là pourquoi Démosthène comparait Phocion à une hache dont le tranchant froid et aiguisé abattait tous ses effets. »

En somme, pendant toute cette période, M. Prénat ne se souvient pas d'avoir reçu, dans le domaine de l'action catholique, une consigne qui ne fût pas négative. En politique, nous étions réduits à la défensive. Dans le domaine religieux, il s'agissait surtout de prolonger la résistance à la déchristianisation. L'esprit d'offensive, de conquête, d'expansion nous demeurait étranger. Nous

allions de défaite en défaite. Il n'y avait qu'un terrain où nous demeurions imbattables : celui de la charité. Et c'est sans doute pour cela que Dieu aura enfin pitié de nous et nous ouvrira, bientôt espérons-le, les chemins de la victoire. Mais il attend pour cela peut-être que nous ayons fini d'apprendre ou d'oublier ce que la persécution et l'épreuve doivent nous faire oublier ou apprendre.

II

Arrivé à ce point de ses *Souvenirs,* M. Prénat essaie de nous dire ce que la vie lui a *appris.* C'est justement cela qui nous importe.

Elle lui a appris d'abord à ne pas compter sur les moyens politiques pour assurer le succès de ses convictions. A ce point de vue, la scission de l'*Action française* marque, pour nous, un point important :

« Les catholiques, dit-il, inquiets à juste titre, après comme avant la guerre, des menaces de l'extérieur, restaient inféodés aux anciens partis conservateurs mués en nationalistes. La révolte de l'*Action française* contre le Pape rompit enfin cette dangereuse solidarité. Aujourd'hui les tendances des fidèles qui font profession de rester soumis au Saint-Siège sont diverses, mais les Encycliques pontificales leur ont ouvert et tracé les voies où ils doivent marcher, et si des polémiques et des dissensions s'élèvent entre eux, le conseil doctrinal dont les cardinaux et les archevêques ont flanqué la F. N. C. est prêt à intervenir, comme il le fit naguère, pour rétablir l'harmonie et la paix. »

Examinant avec soin l'ensemble des directives du Saint-Siège aussi bien en ce qui concerne la Fédération nationale catholique qu'en ce qui regarde le célèbre Centre allemand, M. Prénat est d'avis que les prêtres

« sont et doivent rester, pour le bien de la religion et la fécondité de leur ministère, étrangers à tous les partis politiques, s'abstenir de toute immixtion dans les compétitions électorales et s'interdire, à plus forte raison, les polémiques aigres et violentes qui visent les personnes. Leur mission sacerdotale consiste à rappeler et à maintenir les principes religieux et moraux qui dominent la politique. Ils ne perdent pas pour cela le droit de voter, de parler et d'agir pour ce qui leur semble l'intérêt du pays, dans les questions purement temporelles, mais avec quelle discrétion, avec quelle prudence, avec quel sincère désir d'apaiser les passions au lieu de les irriter ! »

M. Prénat cite des exemples de « prêtres combatifs », tels qu'il lui a été donné d'en rencontrer, surtout dans la pratique du journalisme :

« J'ai eu, dit-il, pour collaborateur un prêtre, d'ailleurs plein de foi et de zèle, dont les deux pseudonymes — le *Père Fouettard* et *Triquenbois* — ne laissent planer aucune ombre sur le caractère plutôt énergique de ses interventions. Un jour où il avait fait la mise en page, j'eus la surprise, qui ne me fut pas agréable, de lire, en lettres énormes au-dessous du titre : *Lépine dort sale !* pour célébrer la défaite du Dr Lépine, battu dans une élection. Ce n'était ni bien méchant, ni de bien bon goût : il valait mieux en rire. Mais cela convenait-il au respect que l'on doit aux autres comme à soi-même, surtout quand on a l'honneur de porter l'habit ecclésiastique ? ...Cependant l'autorité hiérarchique ne disait rien, les confrères s'en amusaient, les plus excités des catholiques trouvaient fort bon qu'on fît rire par tous les moyens aux dépens d'adversaires qui étaient encore moins délicats [1]. »

Sous ce rapport, M. Prénat signale un grand changement dans nos méthodes et notre esprit. « *Triquenbois,* dit-il, est mort pieusement, voilà bien des années, et, Dieu merci ! il n'a légué son gourdin métaphorique à personne. »

On peut obtenir du succès par des violences de langage plus ou moins drôlatiques. Mais l'effet réel est nul. Et puis on attise des haines qui sont un grand mal. Il faut savoir discuter avec des adversaires loyalement et courtoisement. « Je ne sais pas, conclut M. Prénat, si je ne m'abuse, mais il me semble que sur ce point la sagesse a prévalu et que les pères Fouettard s'estompent dans un passé déjà lointain et ne reviendront pas. »

Autre bon conseil de notre mémorialiste. Tout le monde sait, dans une paroisse, à quel journal le curé ou le vicaire est abonné. Il ne faut pas que le choix du journal donne à croire que le prêtre est extrémiste d'une façon ou d'une autre. Les 30.000 ecclésiastiques qui étaient, dit-on, abonnés à la *Libre Parole,* au plus fort de la campagne antisémite et de la bataille autour de l'*Affaire Dreyfus,* ont fait un mal énorme au clergé jadis. Nul par contre ne trouvera mal que le prêtre soit abonné à un journal essentiellement religieux.

Laissons encore la parole à M. Prénat :

« Le prêtre est l'homme des pensées éternelles. L'Eglise certes ne lui défend pas la lecture des journaux, mais c'est la récitation du bréviaire et la méditation de la Sainte Ecriture qu'elle lui commande. Il a tout à perdre à s'abandonner à la conduite d'un journaliste, si grand et si chrétien qu'il soit, voire d'un Louis Veuillot, pour citer celui qui par son talent, sa foi, sa piété et son courage reste le plus illustre de tous. C'est au Pape, c'est aux évêques que Jésus-Christ a remis la conduite de l'Eglise, ce n'est pas aux journalistes. On a dit que si S. Paul revenait au monde, il se ferait journaliste et le mot a eu grand succès. Il est absurde pourtant. Voit-on la doctrine des Epîtres voisiner avec les dépêches et les faits divers, les sports et la Bourse dont nos gazettes sont remplies ?... Les journaux ont beaucoup de paille et peu de grain. Un prêtre qui s'en contenterait, mourrait d'inanition ; il a besoin d'une nourriture plus substantielle. »

Rien n'est décevant comme la politique. Elle n'est pas de notre « rayon. » Nous avons autre chose à faire qu'à nous fourvoyer dans cette galère. La civilisation se meurt : il faut lui rendre l'Evangile ; voilà notre tâche, rien ne doit nous en distraire.

M. Prénat constate avec plaisir que c'est bien cela que nous faisons ou cherchons à faire. Il dit,

[1] Il ne sera pas mauvais, à ce propos, de remarquer que l'on chercherait en vain dans nos Evangiles un mot d'injure contre Judas, Caïphe ou Pilate, dont l'attitude envers le divin Maître avait été cependant si grandement quoique diversement coupable. C'est toujours là qu'il faut revenir.

en termes touchants, sa gratitude envers les maîtres de nos Facultés catholiques. Les exégètes en particulier ont accompli la plus belle des tâches. Ils ont affronté vaillamment la lutte contre de nombreux et savants adversaires, au premier rang desquels on avait la douleur de remarquer des prêtres apostats. Ils ont examiné toutes les objections. Ils ont fait patiemment le triage de ce qui était acceptable et de ce qui était inadmissible dans les travaux scientifiques de notre temps autour de la vie de Jésus et des Saints Livres en général. On ne leur sera jamais assez reconnaissant des services qu'ils ont rendus à la foi. Les travaux accomplis par les Lagrange, de Grandmaison, Lebreton, Huby, Lepin, Vaganay, Prat et tant d'autres, ne sauraient recevoir trop d'éloges. Ils rendent possible l'entrée en ligne des historiens de profession, à qui il appartient de donner vie et chaleur aux textes, d'introduire la palpitation du réel dans la résurrection du passé. Si nous pouvons aujourd'hui écrire une *Vie de Jésus* qui se lise avec un intérêt irrésistible, c'est à eux que nous le devons. Qu'ils en soient bénis et remerciés.

« J'entends dire, écrit M. Prénat, que les prêtres voués aux études supérieures ont beaucoup diminué en nombre : ce serait, si le fait est exact, un véritable malheur. Lorsqu'un écart se produit entre les constatations certaines de la science et l'enseignement commun donné aux séminaristes et aux fidèles, il en naît un grand péril pour la jeunesse intellectuelle ; il ne peut être écarté que par une mise au point perpétuelle, faite par des spécialistes, des manuels et des livres de vulgarisation. »

Il y a eu aussi progrès dans deux directions différentes : dans l'étude des problèmes mystiques, où le grand talent de l'abbé Bremond a donné des impulsions heureuses, — et dans le domaine social, où les papes ne cessent d'apporter au monde catholique et au monde non-catholique les enseignements les plus élevés et les plus nécessaires.

Mais ces idées ne sont pas encore arrivées à maturité dans les âmes qui ont reçu les germes magnifiques des enseignements pontificaux. C'est tout un esprit à changer, une mentalité à refaire. L'Eglise condamne la violence. Elle veut qu'on respecte l'ordre et le gouvernement établi, que l'on évite de troubler la paix sociale. Elle travaille à répandre l'esprit de l'Evangile, qui est un esprit de fraternité, de détachement des biens terrestres, d'entr'aide mutuelle, de justice et de charité, par conséquent elle sait que seule elle est capable de créer l'atmosphère générale au sein de laquelle se résoudront à l'amiable tous les conflits sociaux.

Ce que M. Prénat trouve magnifique, ce qui lui paraît capable de changer la face du monde, c'est la forme nouvelle prise par l'apostolat chrétien : — « *Ce n'est pas le prêtre seulement,* écrit-il, *mais tout fidèle qui doit dorénavant prêcher Jésus-Christ.* »

L'action catholique, voilà ce qui peut soulever l'univers, si rien ne fait avorter le mouvement qui commence. Et c'est une raison de plus de faire pénétrer la *Vie de Jésus* dans les milieux laïques, de répandre à profusion les ouvrages qui font connaître les enseignements et les divins exemples du Sauveur. Il faut que Jésus soit aimé, qu'il soit imité, qu'il soit suivi, qu'il devienne le Maître universel. Jamais la connaissance effective et non superficielle de l'Evangile n'a été plus nécessaire que maintenant. Il faut susciter des apôtres. Les prêtres se font rares ; il appartiendra à tous les fidèles de faire rayonner, dans les milieux qu'ils fréquentent, l'Evangile bien assimilé par eux. « Il faut que l'apôtre évangélise ses *pairs.* » Les infidèles sont déjà sensibles à ce fait qu'un missionnaire de leur race est mieux qualifié pour leur parler du Christ qu'un prêtre étranger. Or, les classes sociales sont à peine moins jalouses de leurs droits que les races. Le jour où il y aura des ouvriers convaincus pour parler aux ouvriers du christianisme et de Jésus-Christ, des commerçants pour parler aux commerçants, des ingénieurs et des banquiers pour parler à leurs semblables, le rôle du prêtre qui est de parler à tous et de confondre tous les rangs et toutes les classes dans la fraternité de l'église paroissiale, sera grandement facilité !

C'est déjà ce qui se dessine. On se groupe par corporation : Fédération catholique des hommes, Ligue féminine d'Action catholique, Association catholique de la Jeunesse française, Jeunesse ouvrière catholique, Jeunesse agricole catholique, syndicats catholiques, etc. etc. C'est là un signe des temps. Il se fait une différenciation des groupes qui ne nuit en rien à l'union intime dans la pratique des mêmes rites et la foi aux mêmes dogmes consolateurs.

La conclusion de M. Prénat est pleine d'optimisme. Elle ressemble par beaucoup de traits à celle qui était exprimée ici-même dans l'article précité du 9 novembre. Notre société est en décomposition ; elle se détraque ; elle se dissout. Un trop grand nombre de croyants eux-mêmes se sont laissé séduire par l'ambiance païenne qui est celle de notre siècle :

« Les mauvaises mœurs sont contagieuses et beaucoup d'hommes, qui tiennent encore au catholicisme par un reste de foi et d'habitudes chrétiennes, ne savent pas s'y soustraire. Modes, danses, spectacles, lectures, tout leur est commun avec les incrédules ; jeunes, ils vivent dans l'inconduite ; mariés, ils se soustraient par la fraude à la paternité ; ils s'enrichissent par la spéculation usuraire, la concurrence déloyale, l'exploitation de la main d'œuvre, la faillite opportune ; à quoi bon poursuivre cette énumération ?... Il suffit de constater que le paganisme de la masse contamine beaucoup de chrétiens. »

Ce sont là des symptômes graves. Mais ce n'est pas une raison pour désespérer. C'est un tour-

nant de l'histoire qui se prépare. C'est une année nouvelle, parmi les époques séculaires, qui va s'ouvrir. Nous sommes au seuil d'un hiver. C'est donc le moment de semer, de semer abondamment, de jeter à pleines mains la graine dans les sillons. Et la graine, c'est l'Evangile, c'est la vie et la mort de Jésus, ce sont ses paroles bien connues et constamment méditées. Là est le salut et là seulement ! Jamais l'Eglise n'a été plus vivante que maintenant. Dieu nous a donné en partage la pauvreté apostolique ; c'est cela qui nous donne de la force pour agir. Nous n'avons pas d'*impedimenta* pour ralentir notre marche. Ce ne sont pas des clergés bourgeois qui changeront la face du monde et rendront à la civilisation en péril sa force spirituelle et la lumière surnaturelle qu'elle a perdue ! Comme on comprend et comme on approuve ces belles paroles de M. Prénat, en guise de conclusion :

« Combien on souhaiterait d'être jeune pour lutter contre la barbarie athée avec les armes de la lumière ! A d'autres époques, on a pu se tromper sur la direction de sa vie... Quel que soit le poste qui leur échoira dans la lutte contre l'effort antihumain des hommes marqués du signe de la bête, les jeunes hommes seront heureux qui donneront au combat leur vie entière ; ils feront du temps qui leur sera donné un magnifique emploi pour le ciel et pour la terre ! .. »

Ainsi parle un véritable apôtre. Puisse sa voix être l'appel de Dieu pour beaucoup de nos jeunes. Le clairon sonne. Jésus-Christ appelle les siens à la plus belle des luttes : celle de la lumière contre les ténèbres. Il nous faut des prêtres, des éducateurs catholiques, des religieux et des religieuses, des conférenciers populaires, des journalistes convaincus, il nous faut des catholiques pour qui l'idéal de la sainteté catholique ne soit plus un épouvantail ; tranchons le mot : à la société qui se meurt, *il faut des saints*. L'Evangile seul est capable d'en engendrer.

« J'ai souvent entendu dire dans la chaire que Dieu avait créé le monde pour ses saints. Bergson termine son dernier livre par une formule qui n'est pas loin d'être la même... Il me semble que la faillite de toutes les philosophies, de toutes les morales et de toutes les institutions qui ont rompu avec le christianisme et l'horreur des sociétés asservies à la richesse ou à la machine, aux puissances d'argent ou à l'Etat, ramèneront à la Croix de Jésus-Christ et aux Béatitudes évangéliques toutes les âmes nobles et tous les grands cœurs... Je quitterai ce monde, bien convaincu que les beaux temps du catholicisme sont dans l'avenir et non dans le passé ! »

Ce sont là de magnifiques espoirs. Qui d'entre nous refuserait d'y applaudir ?

III

Ainsi les observateurs les plus pénétrants, parmi les hommes d'expérience de ce temps, sont d'accord pour penser que nous assistons à la fin d'une époque, à l'écroulement d'un système, à la ruine d'une philosophie, au déclin d'une religion. Il y a un peu plus d'un siècle, Jouffroy, le délicat philosophe, victime d'une triste illusion, écrivait son article fameux : *Comment les dogmes meurent !* Si nos dogmes avaient été faux, ils seraient morts en effet. Qu'ils aient pu survivre à travers les violentes poussées d'un siècle adonné au culte enivrant de la chair, de la science, du progrès matériel, de l'argent, cela n'est pas l'une des moindres preuves de leur origine divine.

Ce serait bien à nous d'écrire maintenant la contre-partie de l'article de Jouffroy : *Comment s'effondre une fausse mystique.* Les principaux chapitres de cette étude pourraient avoir pour titres : une civilisation d'argent périt par le manque d'argent, — une civilisation fondée sur la machine périt par l'abus de la machine, — une civilisation matérialiste périt par l'anarchie de la matière, — une civilisation étatiste périt par l'envahissement de l'Etat, etc.

Il y a de fait une sorte de justice immanente en tout ce qui se passe autour de nous. Tout ce que l'homme a célébré, adoré, vanté, se retourne contre lui, et l'on se demande si les découvertes prodigieuses de la science moderne n'atteindront pas leur point culminant dans la fabrication de quelque engin de destruction capable de supprimer le genre humain tout entier en une nuit d'horreur !

Mais sans nous arrêter à de vains pronostics, il convient de nous mettre à l'œuvre sans retard. Nous croyons que l'un des grands faits de notre temps, quand on le verra rangé dans la suite des siècles de notre immortelle Eglise, sera l'entrée en ligne de l'*Action catholique,* c'est-à-dire de l'apostolat des simples fidèles joint à celui des prêtres. C'est *le laïcalisme,* c'est-à-dire le laïcat allié au sacerdoce, qui mettra fin au *laïcisme,* c'est-à-dire au laïcat ennemi du sacerdoce. Et c'est pour nous une raison de plus, une raison capitale et urgente de répandre la *Vie de Jésus* parmi les fidèles. On ne peut pas faire faire des études de Séminaire aux apôtres de l'action catholique. Il faut les armer de l'Evangile, mais de l'Evangile mis en ordre historique de telle façon que tous les textes qui le composent prennent toute leur valeur de vie et dégagent leur divine chaleur.

Il est curieux d'observer qu'au moment où nous écrivons ces lignes, on célèbre, en certaines régions de l'antique chrétienté, le 450e anniversaire de la naissance d'un homme à qui l'on attribue d'ordinaire la première initiative des désordres qui nous ont conduits au bord du gouffre qui nous attend.

Il y a eu 450 ans, le 11 novembre dernier, que Martin Luther est né, à Eisleben, petite ville du comté de Mansfeld.

Cette coïncidence nous amène à parler de Luther et par suite à mieux préciser les contours de *cette ère* dont nous disons que l'on sent approcher la clôture.

C'est une opinion fort répandue que la rupture de l'unité religieuse en Occident fut la première

catastrophe qui arrêta l'essor de la pensée chrétienne et ouvrit la voie aux déviations qui ont marqué l'époque moderne. De là à dater de Martin Luther le début de cette époque il n'y avait qu'un pas. Ce pas, nous l'avons fait nous-même à maintes reprises.

Mais nous sommes enclin maintenant à croire que c'est attribuer au moine saxon une importance qu'il n'a pas eue. Martin Luther a été porté par son temps ; il a été victime avant de devenir lui-même un agent de destruction et de dissociation au sein de l'Eglise. Il n'a d'aucune façon compris ni voulu tout ce qu'il faisait. Malgré des défauts extrêmement graves et notamment une violence de langage, une virulence d'injures, un manque d'équilibre et de modération que ses partisans eux-mêmes ont toujours déplorés, il est plus sympathique que son œuvre. Adolphe Harnack a dit avec raison que, 200 ans plus tôt, Luther n'aurait abouti à rien. De son côté Mgr Besson a pu dire avec justesse que « s'il n'y avait pas eu beaucoup d'abus, la Réforme n'aurait eu aucun succès. » Le professeur Schnürer est évidemment du même avis et tous ceux qui ont étudié cette époque arrivent au même résultat.

C'est ce qui a permis à un pasteur luthérien, M. J. Lortzing, auteur d'un ouvrage, *Doctrine de Luther de la justification à la lumière de la Sainte Ecriture*, de conclure : puisque les abus seuls qui ravageaient l'Eglise expliquent le succès de Luther et puisque nous reconnaissons tous d'une part que ces abus n'existent plus dans l'Eglise romaine, d'autre part que la doctrine de Luther sur la justification ne se trouve aucunement dans l'Ecriture, pourquoi ne songerions-nous pas à refaire l'unité brisée jadis par Luther ? [1].

Ce n'est pas nous, certes, qui contredirons à ce langage du bon sens et de la justice. Non, les abus contre lesquels protestait Luther n'existent plus dans l'Eglise. Non, les doctrines qu'il a cherché à substituer aux dogmes traditionnels n'ont aucun fondement dans l'Ecriture. Non, rien ne s'oppose à la rentrée au bercail de toutes les âmes chrétiennes que le mouvement de la Réforme protestante en a fait sortir il y a quatre siècles.

Mais nous nous demandons si nous embrassons bien le problème dans toute son ampleur en faisant de Luther et des autres soi-disant réformateurs du XVIe siècle les auteurs responsables de la décadence spirituelle et de l'inflation de la matière qui caractérisent l'ère qui s'achève.

Il est d'usage de diviser tous les temps qui ont suivi le Moyen-Age catholique en deux grandes époques : l'époque moderne et l'époque contemporaine. Ce sont là des divisions scolaires et commodes, mais elles ne répondent pas à des réalités historiques bien caractérisées. Du reste, les mots *moderne* et *contemporaine* ne sont pas une caractéristique. Il viendra un temps où ces appellations ne correspondront plus à rien. C'est comme quand nous disons : hier et aujourd'hui. Il suffit qu'un jour se passe pour que ces termes ne s'appliquent plus aux mêmes dates. Ainsi, lorsque l'humanité aura fait un pas en avant, lorsqu'elle aura tourné une page de ses annales, — ce qu'elle semble en train de faire en ce moment, — on ne pourra plus se contenter de désigner les époques antérieures par les mots *moderne* et *contemporaine*.

Nous serions tentés, quant à nous, de diviser l'histoire de 1447 à nos jours en deux ères bien différentes : *l'ère nationaliste absolutiste, — l'ère industrialiste démocratique*. Nous faisons commencer la première en 1447, pour lui donner une date précise. 1447 est l'avènement au trône pontifical de Nicolas V ; avec ce pape, la Renaissance monte au pouvoir ; le Moyen-Age se termine. C'est l'époque où Gutenberg, ayant perfectionné l'imprimerie, s'associe avec Fust et Pierre Schäfer, pour pratiquer son art nouveau. C'est l'époque où l'empire byzantin va succomber sous les coups des Turcs sans que les nations chrétiennes d'Occident soient capables de s'unir pour le sauver. La chrétienté n'est plus qu'un nom ; chaque nation poursuit ses buts propres. Le nationalisme profite avant tout au Prince. Le prince est le premier parmi les chrétiens à oublier la morale évangélique et à la renier, sans le dire et parfois sans s'en douter explicitement. Le nationalisme qui se développe et qui prend tout de suite la forme de l'absolutisme monarchique ne connaît plus qu'une règle : celle de l'intérêt national. C'est pour lui que la fin justifie les moyens. C'est pour lui que les principes de l'Evangile, excellents pour les individus et les familles, sont désormais sans portée dans les rapports de peuple à peuple. C'est pour lui que la force prime le droit, que la guerre est l'*ultima ratio* des relations internationales. Le grand théoricien de cette ère, ce n'est ni Luther, ni Calvin, ni aucun des soi-disants Réformateurs, c'est NICOLAS MACCHIAVELLI. Sans l'avènement de ce nationalisme absolutiste, sans le machiavélisme qui lui servait de code, le luthéranisme et le calvinisme seraient restés sans force ou ils n'auraient pas réussi à s'incruster dans les faits. Luther et Calvin ont fourni aux légistes qui entouraient les princes une religion commode, portative en quelque sorte, faite à leur taille et à leur usage. Luther a bénéficié d'un mouvement antérieur au sien. Il livrait les âmes avec les corps aux princes que le machiavélisme avait commencé à mettre en appétit. Calvin a sans doute essayé de superposer la bibliocratie au despotisme ; mais il a échoué et devait échouer dans cette entreprise. Il était trop clair que la bibliocratie c'était le pouvoir de Calvin. Il a réussi à l'exercer de son vivant à Genève, mais son pouvoir personnel a péri avec lui. Dans les pays où le protestantisme n'a pas réussi à s'implanter, des succédanés tels que le gallicanisme et le josé-

[1] Article intitulé : *Nochmals : Luther und sein Werk*, « Encore une fois : Luther et son œuvre, » par J. Lortzing, pasteur luthérien, dans *Schönere Zukunft* du 19 novembre 1933.

phisme ont rempli sa fonction d'asservissement envers le pouvoir civil, preuve que cela « était dans l'air. »

L'exemple de l'Angleterre est très frappant. Luther y avait été réfuté par le roi lui-même. Les abus pouvaient y être réformés aisément. Ils l'avaient été en Espagne, par l'initiative du grand Ximénès, avant qu'il fût question de Luther. Mais l'esprit nationaliste scindait déjà sourdement l'idée de chrétienté groupée autour du Chef du pouvoir spirituel. — Disons pour être juste que ce Chef du pouvoir spirituel lui-même en était venu à se confondre un peu trop dans les rangs des princes temporels et s'était jeté plus d'une fois en pleine mêlée de rivalités nationalistes. — Il suffit donc d'un caprice sensuel, chez Henri VIII, pour qu'on lui suggérât de se soustraire à l'obédience du pape et de se faire Chef de l'Eglise anglicane. L'esprit nationaliste fut tout de suite assez fort pour briser l'unité catholique dans ce pays. Et il se trouva un légiste armé du livre de Machiavel, *Le Prince*, pour diriger la politique royale vers l'établissement du despotisme parfait. Ce légiste, le premier ministre anglais qui ait eu une politique laïque et étatiste suivie, était Thomas Cromwell.

S'il est une chose que le grand historien Albert Sorel a bien mise en évidence, c'est que le machiavélisme était devenu la loi unique de la diplomatie et de la grande politique au moment de la Révolution française.

On voit donc très bien le rôle joué par Luther dans cette période historique. Il fut une sorte de force puissante et aveugle, qui symbolisa la rébellion des nationalismes locaux contre la centralisation papale et fournit aux princes, bénéficiaires de ces nationalismes, la religion qui leur convenait le mieux, une religion d'Etat. Ce n'était pas du tout cela qu'il avait rêvé. Sa réforme se conclut par une contradiction [1]. Il avait proclamé le *sacerdoce universel*, c'est-à-dire l'égalité de tous les chrétiens en face de la Bible seule et tous inspirés de l'Esprit-Saint pour la lire et la comprendre. Et il aboutit à la constitution d'une Eglise étatisée, parce que les dissidences multipliées à l'infini par son principe du sacerdoce universel lui faisaient craindre l'anarchie universelle.

Mais ce nationalisme absolutiste, dont Machiavelli était le théoricien, fut détrôné à son tour par l'avènement de l'industrialisme.

L'ère de Machiavel dure de 1447 à 1750 environ. C'est une véritable foire d'empoigne de prince à prince et d'Etat à Etat. La Renaissance en avait marqué le début ; l'Encyclopédie en indique la fin. La religion y servait d'instrument de domination. Le pouvoir papal y était battu en brèche et pratiquement annihilé, les clergés asservis, le pouvoir du prince sans limites.

De même que Machiavel, théoricien du système, n'avait mis en formule la loi de l'ère qu'un peu après l'ouverture de l'ère elle-même, comme il était inévitable, de même le théoricien de l'ère industrialiste n'apparaîtra qu'un peu après qu'elle aura commencé. Ce théoricien, selon nous, serait Rousseau. C'est Rousseau qui a créé la doctrine de la souveraineté du peuple. Il est le père de la démocratie. Il fut l'oracle des révolutionnaires ; Robespierre, Danton, Marat, Desmoulins tiennent ici la place de Luther, Calvin, Zwingli, Mélanchthon. La Révolution n'a pas plus fait l'ère du machinisme que Luther n'avait fait l'ère nationaliste absolutiste. Les révolutionnaires furent portés par un mouvement qui les précédait. Ils n'étaient que de fort médiocres personnages. Mais le machinisme avait mis les affaires entre les mains de la bourgeoisie. La fortune souriait aux membres du Tiers-Etat. Le pouvoir tomba entre leurs mains et fut aussitôt confisqué, régularisé, consolidé, légalisé par les légistes. Ceux-ci avaient fait la fortune des rois absolus, dans l'ère précédente. Ils opérèrent cette fois pour leur compte et réussirent, au moyen du principe des mandats non-impératifs, à se revêtir personnellement de toute la substance du pouvoir reconnu, depuis Rousseau, à la nation souveraine. Dans cette ère, commencée vers 1750 et qui semble s'achever actuellement, les valeurs terrestres passent décidément au premier plan, non plus seulement pour les rois, mais pour tout le monde. Les valeurs spirituelles sont en recul à peu près constant. Si l'Eglise n'était divine, elle devrait périr. C'est une marque de la protection toute spéciale de la Providence envers elle que non seulement elle ne périt pas, mais trouve le moyen de grandir. L'ère industrialiste est une ère d'argent, une ère d' « affairisme » intense, une ère de ruée vers la fortune. On pourra aussi l'appeler l'ère du capitalisme-socialisme. Ces deux termes sont complémentaires. C'est l'abus du capitalisme qui a donné naissance au socialisme ; c'est aussi l'abus du capitalisme qui nous a conduits au bord du gouffre : les esprits les plus clairvoyants le constatent. Si nous avons eu, par exemple, en France, une certaine aversion pour les méthodes de gouvernement d'un Mussolini, il convient de modifier notre opinion sur son compte, en le voyant mettre résolument la main aux reconstructions et chercher à remplacer le régime capitaliste pur par un régime corporatif qui a de grandes chances de devenir le régime de l'avenir. Et voici comment Mussolini définit le capitalisme désormais périmé : « un mode de production de masse, pour une consommation de masse, financé en masse, moyennant l'émission du capital anonyme national et international. » Ce régime tombe victime d'une inconcevable illusion. Ne voyant que la matière, il a opéré sur la matière comme si elle était illimitée ! On ne pouvait pas se tromper plus lourdement ni plus sottement. Il a cédé à « l'utopie de la consommation illimitée ». Si Rousseau a été le théoricien de la politique de cette ère, Adam Smith avait posé, en même temps que lui, les

[1] Sur ce point, voir Cristiani, *Du luthéranisme au protestantisme* (Paris, Bloud et Gay, 1911).

principes du libéralisme économique qui devait être le code de l'activité productrice. Conformément aux lois de ce libéralisme, n'importe qui peut produire n'importe quoi, n'importe comment, en n'importe quelle quantité, n'importe où et à n'importe quel moment. Et devant les méfaits inévitables du système, les hommes n'ont eu qu'un recours : la Providence de l'Etat. Le socialisme n'est pas autre chose que la revanche du nombre contre les bénéficiaires du système.

IV

Nos lecteurs ne trouveront dans les pages qui précèdent que de bien sommaires indications au sujet de la succession réelle des *époques* dans l'histoire qui s'est écoulée depuis la fin du Moyen-Age. L'ère qui nous paraît à son déclin est celle qui a commencé vers le milieu du XVIII[e] siècle. Pour la caractériser, il ne faut pas remonter jusqu'à Luther qui appartient à une autre « ère ». Il suffit de remonter à l'Encyclopédie et à Rousseau.

Cela dit, rien ne nous empêche plus de faire en compagnie du P. Delattre, dans les *Etudes* du 5 novembre, une visite à Wittenberg.

Comme le dit fort bien le R. P., « Wittenberg demeure « la ville de Luther » par excellence. Professeur d'Université à 25 ans, travailleur infatigable, tribun puissant, il y devint, dès ses premières années d'enseignement, l'idole des étudiants, et ces triomphes prématurés ne contribuèrent pas peu sans doute à développer en lui l'immense orgueil qui le perdit. »

A Wittenberg, tout rappelle son souvenir. C'est actuellement une petite cité de 23.000 habitants. Elle s'étale sur la rive droite de l'Elbe, fleuve morne et sournois, aux eaux lourdes et jaunâtres, au milieu d'une grande plaine sans relief, sans grâce, presque désolée et stérile [1]. Sa gloire unique est d'être la « ville de Luther », de posséder la maison où il habita, le tombeau où il repose. Jusqu'au XVI[e] siècle, elle resta à peu près inconnue. Elle n'était qu'un gros bourg, enfermé dans de lourdes murailles, un marché agricole au centre d'une région paysanne.

Mais voici qu'en 1502 l'électeur Frédéric de Saxe prend fantaisie d'y fonder une Université. Il en demande à Rome et il en obtient l'autorisation. La haute Ecole végète pendant quelques années. Ses professeurs sont pour la plupart des moines du couvent des Augustins ou des membres du chapitre collégial fondé dans l'église du Château. Le couvent et l'église occupent les deux extrémités de l'unique rue qui traverse la ville. Mais, en 1508, le supérieur des Augustins, provincial et Vicaire Général de l'Ordre en Saxe, Staupitz, appelle à Wittenberg un jeune moine qui vient à peine d'être ordonné prêtre l'année précédente. Ce moine inconnu, c'est Martin Luther. C'est un travailleur acharné, un religieux zélé et très scrupuleux. Il ne reste qu'un an d'abord à Wittenberg, puis retourne à Erfurt. Ses confrères le désignent pour aller à Rome plaider leur cause contre leur supérieur, le Vicaire Général Jean de Staupitz. Il part à l'automne de 1510. Il est du côté de la stricte observance contre l'autorité supérieure. On a émis récemment l'hypothèse qu'il avait rencontré à Rome le futur cardinal Seripando. Ce qui est sûr, c'est qu'il fut complètement retourné pendant son séjour à Rome, qui ne se déroula pas à Sainte-Marie du Peuple, comme on le croyait jusqu'ici, mais bien à la maison généralice de la Trinité des Monts, où résidait le célèbre Gilles de Viterbe, supérieur suprême de l'Ordre. On dut lui inculquer la doctrine traditionnelle des Augustins, lui parler de l'impuissance de l'homme en face du péché, de la nécessité de la grâce, peut-être même eut-il connaissance de la théorie de la double justice que Seripando devait défendre plus tard au Concile de Trente. Il semble bien qu'il n'ait plus attaché dès lors la même importance aux observances qu'il était venu défendre. Il se détourna de ses anciens amis et fut rappelé d'Erfurt, où la vie lui était désormais difficile, à Wittenberg. Il y fut reçu Docteur en théologie, en 1512, et commença à enseigner les Saintes Ecritures pour ne plus cesser qu'à sa mort.

Son premier cours sur le *Psautier* semble bien porter les traces de la doctrine de la double justice, qui consiste en ceci : en dehors de la justice que la grâce divine peut nous faire atteindre, nous avons besoin, pour être pleinement justifiés, de recevoir l'*imputation* de la justice du Christ.

Il suffira dès lors que Luther minimise de plus en plus la première justice pour ne plus admettre que la seconde, et il arrivera ainsi à la théorie qui devait se placer au centre de son enseignement : corruption totale de l'homme en vertu du péché originel, — impossibilité de faire un acte quelconque qui ne soit pas un péché mortel, — justification par la foi seule.

Dès le Commentaire de l'Epître aux Romains, qui est de 1515-1516, c'est chose faite. Mais le jeune moine ne se doute pas encore qu'il est hérétique. Il n'a pas des idées bien arrêtées sur ce qu'il appelle la foi. Il croit que la foi consiste à « justifier Dieu » en le regardant comme le seul juste et en s'humiliant devant lui comme devant un juge qui a bien raison de vouer à l'enfer toute créature, à moins de la gracier arbitrairement par le don de la foi. Il condamne surtout la sécurité ; il veut que l'on tremble devant Dieu, dans l'incertitude de son salut et dans la certitude que l'on mérite l'enfer. Il voit dans l'acceptation de l'enfer la plus haute manifestation d'humilité. C'est alors qu'éclate l'affaire des Indulgences.

Il voit justement dans les indulgences non seulement un moyen pour Rome de dépouiller les fidèles de leur argent, mais une source de fausse sécurité pour le chrétien. Il prend la résolution

[1] Le P. Delattre place la ville « au centre d'une région agricole *riche et peuplée* ». Elle ne nous a pas fait cette impression et le *Guide illustré* de la ville, que nous avons sous les yeux, dit que Wittenberg est dans une plaine « *ziemlich unfruchtbarer* », passablement infertile.

d'affirmer ses 95 Thèses pour prémunir les fidèles contre cette sécurité coupable. Il sait que l'électeur de Saxe, jaloux de conserver la pécune de ses sujets, ne verra pas son entreprise d'un mauvais œil. Les Thèses apposées à la porte de l'église du Château, à l'autre bout de la ville, font un « tapage » énorme dans toute l'Allemagne. On attaque Luther. Ce n'est pas un homme patient : il réplique. Mais pendant qu'on « aboie après lui, » — c'est son mot, — il avance toujours et en 1518, vers le mois d'août, semble-t-il, il fait, dans les latrines de la Tour du couvent, une trouvaille extraordinaire, — ce qu'il appellera *Turmerlebnis*, l'Expérience de la Tour, — à savoir, que si l'homme est impuissant à bien faire, il est aussi impuissant à s'imposer à l'action de la grâce, en sorte que l'entrée de la foi en lui doit y produire à coup sûr la justification et une justification inconditionnelle. Ce qu'il vient de trouver, c'est le dernier développement de sa doctrine, c'est le dogme de la *certitude du salut*, non pas du salut en général, mais du salut personnel, de son salut à lui, Luther. Dès lors, « il entre à pleines voiles dans le Paradis. »

Il condamnait la « sécurité » ; et voilà qu'il fait de la « sécurité » le dogme essentiel de sa doctrine. On l'avait applaudi quand il avait attaqué les Indulgences ; on l'applaudira encore quand il dira tout le contraire de ce qu'il enseignait alors. Le public ne fera pas grande attention à ses thèses successives ; il n'en comprendra que l'intention. Du moment qu'il parle contre Rome, qu'il délivre du joug romain, qu'il soulève le Teuton contre l'autorité italienne, on est prêt à admettre tout ce qu'il voudra. Comme par ailleurs les choses qu'il prêche sont commodes à la nature, — *pèche hardiment, mais crois plus hardiment encore*, — comme on ne prend aucunement garde aux atténuations, aux interprétations au moyen desquelles il corrige cette maxime trop claire, comme on s'obstine à la prendre en son sens obvie, on se porte avec transport, avec joie, avec frénésie vers une doctrine si agréable, on applaudit avec rage à ses arguments, on siffle ses adversaires. En 1520, il est condamné par Rome. En 1521, il comparaît hardiment devant le Reichstag de Worms que préside le jeune empereur Charles Quint. Il refuse de se rétracter et il est mis au ban de l'empire. On sait la suite, Luther enlevé en route et caché à la Wartbourg, sa rentrée audacieuse à Wittenberg, dix mois plus tard, les vains efforts de la papauté pour amener l'électeur de Saxe à lui refuser sa protection, la persistance du mouvement créé par lui, l'habileté avec laquelle il se pose en défenseur de l'ordre contre les anabaptistes, à l'occasion de la guerre des Paysans, les sollicitations au moyen desquelles il remet aux mains du Prince la responsabilité de l'unité religieuse dans le pays et le rend de la sorte le maître à la fois des âmes et des corps. Tout cela est connu, archiconnu. Seule l'évolution primitive de Luther, de 1511 à 1518, et notamment la date exacte de ce que nous avons nommé « l'Expérience de la Tour, » — 1518, — sont encore très souvent mal précisées surtout par les théologiens protestants, peu au courant des nuances de la théologie catholique [1].

Après la diète d'Augsbourg de 1530, où Mélanchthon présente la Confession de foi de la nouvelle Eglise, le luthéranisme est définitivement consolidé. Luther est devenu une sorte de pape, mais un pape qui s'incline profondément devant l'autorité souveraine de son chef d'Etat. Il vit adulé, vénéré, regardé comme un prophète dans son ancien couvent, en compagnie de l'ancienne nonne Catherine de Bora, qu'il a épousée en 1525, et qui lui donne cinq enfants, trois fils et deux filles. Il meurt en 1546, au moment où le Concile de Trente entame l'œuvre de la vraie réforme. Il meurt à Eisleben, sans donner le moindre signe de repentir et en affirmant au contraire qu'il maintient toutes ses positions contre l'Eglise traditionnelle.

V

Et maintenant nous pouvons accompagner le P. Delattre à la collégiale de Wittenberg. Laissons-lui la parole :

« Aucune église d'Allemagne, dit-il, ne produit peut-être une aussi forte impression d'opposition au catholicisme que l'église du château à Wittenberg. Un ou deux jours, quelques heures le plus souvent, suffiraient pour restituer au culte catholique la plupart des églises des quatorze et quinzième siècles perdues à la réformation : ici, c'est tout l'ensemble qui devrait être transformé. Sanctuaire national où reposent les corps de Luther et de Mélanchthon, cœur de l'Eglise évangélique, ce berceau de la Réforme a été enrichi, au dix-neuvième siècle, d'œuvres d'art par l'Allemagne entière. Tout y est précieux, soit par la matière, soit par l'exécution, mais tout aussi y rappelle beaucoup plus Luther et ses amis, la séparation et la Réforme, que le Christ, l'Eglise, l'Evangile. Ce sanctuaire du luthéranisme sera vraisemblablement le dernier refuge du protestantisme à l'agonie, car on y respire avant tout l'affirmation obstinée d'une opposition historique à l'Eglise romaine.

Dès l'abord on se sent saisi par cette impression. L'antique seuil qu'ont franchi, avant Luther, tant de croyants, est irrémédiablement condamné. Sur des portes, défendues par des grilles, les quatre-vingt-quinze thèses que le moine augustin y afficha en 1517, sont toujours là coulées en bronze, défi permanent à l'Eglise catholique. A l'intérieur, au flanc des piliers qui supportent la vieille voûte gothique, les grands réformateurs, disciples de Luther, occupent la place réservée chez nous aux apôtres. Dans la nef, les grandes verrières groupent les armoiries des cent-quatre-vingt-dix-huit villes d'Allemagne qui, les premières, embrassèrent la Réforme. Deux bronzes

[1] Dans l'article indiqué plus haut de la *Schönere Zukunft*, le pasteur Lortzing, qui expose de façon exacte la doctrine nouvelle de Luther, ne se rend pas compte que l'*Expérience de la Tour* est bien postérieure à ce *Commentaire de l'Epître aux Romains*, de 1515 1516, où tout le monde voit, avec raison, le début des déviations doctrinales du moine wittembergeois. Ce n'est pas ici le lieu de donner la preuve de l'exactitude de notre résumé, ce qui nous entraînerait bien loin. On voudra bien nous croire sur parole.

magnifiques encadrent l'autel : agenouillés dans leurs armures, Frédéric le Sage et Philippe le Magnanime, les premiers qui soutinrent Luther dans sa révolte contre Rome. L'ensemble des stalles de chêne est d'un bel effet ; toutes, y compris la stalle impériale, portent les armoiries d'un prince régnant qui en a fait les frais. Sur l'autel où trône le crucifix, trois grandes statues de pierre : entre S. Pierre et S. Paul, le Christ, tel que l'on est, chez nous, accoutumé à représenter le Sacré Cœur. De très beaux vitraux éclairent l'abside : offerts par la ville de Charlottenburg, ils reproduisent trois compositions d'Albert Dürer : la Nativité, le Crucifiement, la Résurrection. Au pied du tombeau, d'où sort le Christ triomphant, on ne reconnaît pas sans quelque surprise l'empereur Guillaume II dormant parmi les soldats... Un seul vestige du passé dans cette église : un bronze de toute beauté, œuvre de ce même Pierre Fischer de Nuremberg, qui, au seizième siècle, exécuta en bronze les tombes de Luther et de Mélanchthon ; il est consacré au souvenir du dernier prévôt catholique de cette église et représente le couronnement de la sainte Vierge.

En dépit de ces allures de musée religieux, l'église du Château laisse une impression de froid. C'est ici, pourtant, que viennent ranimer leur foi dans l'avenir du luthéranisme tous les activistes de l'évangélisme. Pas un mois où cette église ne devienne le centre d'un Congrès, le but d'un pèlerinage. Wittenberg reste pour le luthéranisme ce que Genève est pour le calvinisme, Rome pour le catholicisme. Citoyen d'honneur de Wittenberg, l'archevêque d'Upsala, le Dr Nathan Soederblom, a voulu définir en termes lapidaires sa mission : « Le méridien de la vie spirituelle, a-t-il écrit, passe par Rome et Wittenberg. » C'est donc ici qu'au lendemain de la guerre les délégués des Eglises évangéliques se réunirent pour rédiger leur nouvelle constitution ; ici, également, que, tout récemment, on les convoquait pour élire le pasteur Müller évêque suprême de l'Eglise évangélique unifiée. »

Cette description de l'église du château à Wittenberg est remarquablement exacte. Tous ceux qui connaissent cette ville et qui ont visité les « lieux de pèlerinage » du luthéranisme en admireront la précision et la justesse.

Après sa visite à la collégiale fameuse où, pour la première fois, à Noël de 1521, — alors que Luther était enfermé à la Wartbourg, — André Karlstadt, qui devait un peu plus tard se brouiller à mort avec son ancien ami, célébra « une messe évangélique, » le P. Delattre nous conduit au couvent des Augustins. C'est ce que l'on appelait au temps de Luther « le couvent noir, » non point en raison de la couleur de la maison, qui est bien bâtie et dont les murs n'ont rien de spécialement sombre, mais en raison de l'habit des Augustins qui y habitaient et qui est de couleur noire.

Cette maison fut élevée de 1500 à 1502. Le P. Delattre dit qu'elle fut vidée « par la Réforme en 1517 et 1521. » La seconde de ces dates est seule à retenir. Il n'y a pas de trace d'un exode de moines, en 1517. Mais tandis que Luther était à la Wartbourg, un moine nommé Gabriel Zwilling se mit à la tête du mouvement de « défroquement, » si l'on peut ainsi dire. Les moines sortirent en foule du couvent à son appel. Il imitait par ailleurs les innovations de Karlstadt en matière de liturgie missale. Il était convaincu, le pauvre, qu'il entrait de la sorte dans les idées de Luther. Mais si ce dernier consentit à écrire son *De votis monasticis* et son *De missa abroganda* pour se donner l'air encore de diriger les événements de Wittenberg, il ne tarda pas à s'irriter que l'on osât prendre, en son absence, des initiatives aussi graves. Il foudroya Zwilling de sa colère. Il s'opposa violemment aux tendances de Karlstadt, et pour mieux narguer ses adversaires, il rentra au couvent et reprit son habit monastique, pour ne le quitter qu'en octobre 1524, le dernier de tous ses confrères. L'électeur lui fit cadeau de l'ancien couvent en 1525, et il resta sa demeure et celle de la famille qu'il fonda en cette année même, jusqu'à sa mort.

« Aujourd'hui, dit le P. Delattre, transformé en « Musée de la Réforme » on l'a pourvu d'un cicerone dont rien ne lasse l'enthousiasme. A l'air recueilli que prennent les touristes qui m'entourent, je pense m'être égaré parmi des pèlerins .. Des appartements particuliers de Luther, seule la chambre où le reformateur reçut habituellement ses amis a été conservée dans l'état où il l'a connue : « Salle à jamais glorieuse, déclare notre guide, parce qu'ici le Dr Luther tint ses célèbres *Tischreden* (Propos de table), discussions sur des questions de philosophie et de théologie », par quoi il prouve tout au moins que lui-même a, dans son honnêteté, passé bien rapidement sur tout le reste... De cette salle, la porte a été couverte d'inscriptions. Fièrement, le cicerone met le doigt sur la signature autographe de Pierre le Grand, tzar de Russie.

Dans la salle de cours où Luther enseigna de longues années encore après sa rupture avec l'Eglise, la chaire du réformateur, haute table étroite et longue, branlante, qui dut bien souvent frémir sous son poids. Cette salle, assez grande, peut contenir deux à trois cents étudiants ; toujours débordante, il fallait chaque fois l'agrandir en ouvrant les portes de celle qui lui fait suite. En 1883, 400e anniversaire de la naissance de Luther, on constitua ici un musée de la Réforme. Tous les écrits publiés par les réformateurs sont là, sous vitrines, la plupart en éditions *princeps*. Peu de manuscrits, mais pléthore de brochures, sermons, tracts, feuilles volantes, lettres autographes. Si longue, laborieuse, qu'ait été l'existence de Luther, on demeure confondu devant la somme de travail que représente cet amoncellement d'imprimés. Pour tout recevoir, ce musée a dû envahir l'ancien réfectoire des moines, au rez-de-chaussée. Aux portraits, médailles, reliques de tout genre des premiers siècles de la nouvelle Eglise, s'entremêlent ici en abondance des documents qui n'ont rien à voir avec elle : enluminures, miniatures, feuillets détachés de manuscrits du moyen âge. »

Auprès du couvent de Luther, se voit une masse considérable que le populaire nomme « le Cloître », *das Kloster*, bien que cet édifice n'ait jamais servi de monastère. C'est l'*Augusteum*, qui tient son nom du prince-électeur Auguste par ordre de qui il fut élevé de 1564 à 1583, donc de 20 à 40 ans après la mort de Luther, pour servir d'Université. Lorsque celle-ci fut transférée à Halle en 1813 (non pas en 1803, comme le dit le P. Delattre), la bibliothèque en fut dépouillée de ses principales richesses. Le 31 octobre 1817, à l'occasion du troi-

sième Centenaire des Thèses de Luther sur les Indulgences, la maison fut transformée en *Séminaire évangélique.* Donnons encore la parole au P. Delattre qui va nous le faire visiter :

« Grand Séminaire évangélique, écrit-il, cet édifice est vide au moment des vacances. J'y erre à mon gré, cherchant âme qui vive, jusqu'au moment où, une porte cédant sous ma main, je pénètre dans la bibliothèque. Un élève est là : nous causons. La bibliothèque qu'il me présente renferme, paraît-il, 80.000 volumes. Cette évaluation me paraît à première vue fort exagérée [1], le fonds surtout bien vieux... Des livres, la conversation s'aiguille tout naturellement sur le séminaire, le ministère paroissial, l'Eglise évangélique. Depuis 1920, tout candidat au pastorat évangélique est obligé, une fois ses études achevées dans une Faculté de théologie de l'Université, de passer un an dans un Grand Séminaire. La rentrée s'opère en deux fractions : à Pâques et en octobre ; il y a donc toujours des anciens et des nouveaux, par conséquent une tradition. Comme Loccum en Hanovre, Wittenberg, qui ne peut recevoir que vingt élèves, est réservé à l'élite des jeunes prédicants. Leur formation ecclésiastique s'achève ici par des cours et des exercices pratiques. J'exprime au passage l'excellente impression que m'a laissée le *Petit Catéchisme* de Luther, si bien adapté à la mentalité enfantine : « Est-il toujours en usage ? — Non ; on l'a beaucoup raccourci... Le catéchisme d'ailleurs n'a plus chez nous la même importance ; il ne joue plus le même rôle. — Que pense-t-on, à l'heure présente, de la confession dans l'Eglise évangélique ? — Les pasteurs n'ont pas le droit d'exiger la confession, mais nous tenons toujours au principe de la confession libre, auriculaire, avec aveu de tous les péchés et l'absolution. — Avez-vous une liturgie fixe pour le service religieux ? — Pour celui de la matinée, oui. aucun pasteur n'a le droit d'y rien modifier ; quant au service religieux de l'après midi, chacun peut le composer à son gré... » Je m'explique ainsi pourquoi, dans bien des villes, les services religieux du soir sont plus fréquentés. »

Cette conversation du P. Delattre avec un séminariste luthérien est pour nous du plus haut intérêt. Nous sommes souvent portés à croire que le clergé des Eglises dissidentes manque de zèle chrétien dans l'exercice de ses fonctions et qu'il n'est composé que de fonctionnaires accomplissant correctement leur office pour gagner honnêtement un salaire assez élevé [2]. Cela n'est peut-être pas tout à fait juste et il faut voir les choses telles qu'elles sont. L'impartialité ici n'est à aucun degré une approbation de l'hérésie.

Le P. Delattre va, du reste, nous apporter maintenant l'avis du clergé catholique de Wittenberg sur les membres du clergé luthérien de la même ville.

Précisons tout de suite qu'il y a dans Wittenberg environ un millier de catholiques, soit 4 % de la population. De plus, l'église paroissiale de Wittenberg sert de lieu de ralliement à un autre millier de catholiques habitant dans une centaine de villages des environs. Il y a donc, dans la région, une *diaspora* de catholiques bien dépourvus des secours de leur religion et noyés dans une masse environ 40 fois supérieure de luthériens.

« Au presbytère catholique, écrit le P. Delattre, j'amène la conversation presque aussitôt sur le milieu ecclésiastique protestant de Wittenberg [1]. Sans hésiter, curé et vicaires s'expriment avec éloge sur le clergé évangélique de la ville. Les pasteurs y jouissent actuellement d'une très haute considération. Tous sont des hommes de grand mérite, de haute tenue morale, d'esprit tolérant. Lorsque, il y a quelques années, l'Assemblée générale des catholiques amena à Magdebourg le nonce de Berlin, Mgr Eugène Pacelli profita de la circonstance pour pousser jusqu'à Wittenberg. Le superintendant, doyen du clergé évangélique, prétendit ne laisser à personne l'honneur de piloter l'auguste visiteur, qui fut reçu officiellement par le bourgmestre.

A Wittenberg, chaque dimanche, trois services religieux sont offerts aux fidèles. Dans la *Stadtkirche* [2], l'église paroissiale, le curé évangélique a mis sur pied une maîtrise de premier ordre qui, les jours de grande fête, exécute les messes solennelles de Bach. Grâce à cette double attraction, l'éloquence et la musique, on arrive à grouper sous la chaire, de quatre à six cents personnes. De plus en plus d'ailleurs, dans cette région au moins, les luthériens sont séduits par le mouvement liturgique, les ornements, la musique. Ils empruntent beaucoup aux cérémonies extérieures du catholicisme, organisent des offices, chantent des *Requiem;* et l'on a vu, dans certaines églises, des processions en l'honneur de la Croix sanctifier le Vendredi Saint. Là ne se borne pas d'ailleurs le zèle des pasteurs de Wittenberg. A grand renfort de propagande, une « commission ecclésiastique » organise des pèlerinages qui, de la gare, se déroulent processionnellement, au son des cloches, vers le sanctuaire de Luther, la *Schlosskirche* [3].

Sur le terrain de la charité, l'effort évangélique est encore beaucoup plus vivant. Bien avant que la Conférence de Stockholm ait officiellement constaté l'impuissance du protestantisme à refaire son unité dans le domaine de la foi, l'archevêque d'Upsala Sœderblom, pèlerin assidu de Wittenberg, avait été frappé par l'activité de la Mission intérieure allemande. Participant à la fois de l'Association de la Propagation de la Foi, de la Croix-Rouge, et de ce qu'on appelle aujourd'hui l'Action catholique, la *Mission intérieure* est, dans l'Eglise évangélique, une organisation autonome, un mouvement qui cherche à regagner les masses à Dieu par la pratique des œuvres de charité. Secondée par 35.000 Sœurs et 3 000 pasteurs, elle a su créer ou fédérer 9.105 établissements de charité. Ses hôpitaux, hospices de vieillards, mai-

[1] Le *Guide illustré de Wittenberg* dit 300.000 volumes, p. 16.

[2] A titre de renseignement, on aimera à savoir sans doute que le traitement des pasteurs, dans cette Eglise luthérienne, oscille entre 7.000 et 7.420 marks, soit 42 000 à 44 500 francs de notre monnaie. Cela nous situe assez loin de la pauvreté de notre clergé français ! Il est aisé de voir que cette Eglise évangélique se maintient surtout par le secours de l'Etat et de la faculté qu'il lui laisse de lever un impôt du culte sur les habitants.

[1] En allemand, on écrit Wittenberg, qui se prononce : Wittenbergue. Le P. Delattre écrit comme les Allemands. Le vieil usage français est d'écrire Wittemberg.

[2] Cette église était dédiée à la Vierge. Bugenhagen en fut le premier curé luthérien. La maison du curé protestant se nomme encore « maison de Bugenhagen ». Le tombeau de cet ami de Luther se trouve derrière l'autel. On y lit cette inscription : « Anno Domini MDLVIII, XX die Aprilis, ætatis suæ anno LXXIII mortuus est reverendus vir doctor Johannes Bugenhagius Pomeranus, pastor ecclesiæ Vitebergensis annis XXXVIII. »

[3] *Eglise du Château*, qui a été décrite plus haut et où repose le corps de Luther.

sons de santé, comptent plus de 36.000 lits ; ses 400 asiles de vagabonds, 20 000 places ; ses *homes* pour enfants, plus de 165.000. A Wittenberg, elle a mis sur pied 12 établissements, hôpital général, hospices de vieillards, maisons de jeunesse, foyers d'apprentis, asiles de *Wanderer* (vagabonds) ; etc. Et l'on est bien obligé de reconnaître, à cette organisation, une conception moderne de la charité. Faute de Sœurs catholiques et de ressources, toutes les œuvres de charité sont ici entre ses mains...

Eglise, charité, administration, tout repose, dans cette Eglise évangélique, sur l'impôt d'Eglise. Que l'Etat retire aux Eglises cette faculté de lever un impôt ecclésiastique, et c'en serait vite à peu près fini de l'Eglise évangélique. Si le pastorat demeure une condition sociale très enviée, s'il continue d'attirer les jeunes gens croyants, bien doués pour la parole, c'est qu'il garantit un *standard* de vie élevé ; ces traitements, aucun synode ne pourrait continuer à les servir sans l'impôt du culte, et, du coup, le recrutement des candidats au ministère pastoral serait tari.

Que la valeur du clergé évangélique dans Wittenberg ne laisse donc place à aucune illusion : tout au plus s'agit-il d'une élite, d'un *pusillus grex*. Si les pasteurs sont, dans cette région, à la hauteur de leur ministère ; si, par l'austérité de leur vie, un petit nombre de croyants s'attire la considération des meilleurs parmi les catholiques, en réalité la fréquentation des offices demeure faible ; l'Eglise protestante a perdu tout contact avec l'âme du peuple ; au triple point de vue religieux, familial et social, elle est sans influence sur la population. Depuis que la Révolution de 1918 l'a privé de son caractère d'Eglise d'Etat, le luthéranisme se dissout dans un vague évangélisme. L'instituteur qui, jadis, soutenait l'Eglise, presque aussi puissamment que le pasteur, verse dans le laïcisme ; les enfants ne reçoivent plus guère d'instruction religieuse, ou elle est si libérale que les superintendants ou doyens n'ont pas assez de plaintes à ce sujet. Dans Wittenberg, comme dans toutes les villes grandies par l'industrie, les ouvriers sont franchement contre l'Eglise ; exactement comme au temps de Luther, ils ne voient plus en elle que le meilleur soutien du capitalisme. Tout considéré, l'Eglise évangélique n'existe plus qu'à titre de protestation ; c'est sur le fondement de la haine du catholicisme que *l'Evangelischesbund,* union d'activisme protestant, lui infuse encore quelque esprit de résistance... »

VI

Le P. Delattre ne fait aucune allusion dans ce qui précède, ni dans le corps de son intéressant article, aux tractations en cours pour l'unification, c'est-à-dire la domestication de l'Eglise luthérienne par le troisième Reich.

Le P. Dudon nous a fait, dans les *Etudes* du 5 octobre, d'importantes révélations sur ce point. Son article était intitulé : *Concentration politique des Eglises protestantes du Reich*. La *Documentation catholique* avait, du reste, fourni les renseignements essentiels dans ses deux nos des 12 et 26 août. Et le P. Delattre avait donné la suite des événements principaux dans la *Croix*. Nous-mêmes, nous avons eu l'occasion de citer ici la lettre de protestation du Président Hindenburg contre les innovations du nazisme en matière religieuse luthérienne. Il y a là une suite de faits qui se continue et sur laquelle il serait prématuré de donner des pronostics. Nous nous bornerons donc à rappeler ici, — à l'occasion de l'anniversaire luthérien que l'Allemagne a célébré le 11 novembre dernier, — les dix points qui contiennent le programme d'action des « chrétiens-allemands », c'est-à-dire *hitlériens*.

Si le chancelier a cru devoir traiter avec le Chef de l'Eglise catholique, il n'a pas eu à observer autant de précautions avec les luthériens. Sans doute, les Eglises ne se soumettent pas de très bon cœur ; elles esquissent même parfois de timides résistances. Mais il ne semble pas qu'elles soient en mesure de s'opposer à la volonté du maître de l'heure, appuyé d'ailleurs sur d'importantes fractions de l'Eglise luthérienne elle-même.

Voici donc les dix articles qui furent remis le 6 mai dernier, par le pasteur Hossenfelder, chef des « chrétiens-allemands », à Kapler, président de la Ligue des Eglises évangéliques d'Allemagne :

« 1° Nous voulons une Eglise nationale évangélique, d'empreinte luthérienne, où seront incorporées toutes les communautés réformées (calvinistes), sous la garantie de leur confession particulière.

2° Nous ne voulons pas une Eglise d'Etat, mais pas davantage une Eglise qui soit un Etat dans l'Etat ; il nous faut une Eglise évangélique nationale, qui reconnaisse la suprématie de l'Etat national-socialiste et annonce l'Evangile du troisième Reich.

3° L'Eglise évangélique nationale est l'Eglise des chrétiens allemands, c'est-à-dire des chrétiens de race aryenne ; et, à ce titre, son ministère s'exerce auprès des Allemands résidant à l'étranger ; la propagation de l'Evangile parmi d'autres races est l'affaire des missions étrangères.

4° L'Eglise ainsi constituée ne peut être ni un foyer de réaction ni un club démocratique et parlementaire.

5° Elle ne comprendra pas plus de dix régions ecclésiastiques, à la tête de chacune desquelles sera placé un évêque régional.

6° L'Eglise nationale évangélique doit être basée sur la confiance du peuple ; elle sera dirigée par un évêque d'Empire ;

7° L'évêque d'Empire sera luthérien, comme il convient à un peuple en grande majorité luthérien. Il aura sous lui un évêque d'Empire calviniste.

8° L'évêque d'Empire a son siège à Wittenberg, la ville de Luther, et l'église du Château est sa cathédrale ;

9° L'ensemble des croyants luthériens se prononcera le 31 octobre 1933, par des élections directes, sur l'Eglise nationale organisée selon ces directives et sur la personnalité de l'évêque d'Empire. Ce dernier sera proposé par les « chrétiens-allemands » et choisi par eux. Auront droit de vote tous les membres des paroisses évangéliques ayant le droit électoral civil. Les chrétiens d'origine non-aryenne seront exclus du vote.

10° D'après les directives ci-dessus, l'évêque d'Empire poursuivra la réorganisation de l'Eglise. La préparation et le contrôle des élections ecclésiastiques seront confiées à une commission : le Dr Kapler, le prélat Moharens, le pasteur Hossenfelder, les pasteurs Hesse, Freitag, Probat, l'avocat Friedrich Werner, le pasteur Zeep, le pasteur Weischert, sous la direction de l'aumônier militaire Müller, fondé de pouvoirs désigné par le Chancelier du Reich. »

Ces dix articles constituaient un véritable Décalogue. Il y a là plus d'une chose faite pour nous surprendre. On y remarque notamment l'affirmation répétée de cette équivalence contestable : la race aryenne, c'est la race allemande, tout simplement. Une assertion de ce genre n'est qu'une plaisanterie. On s'étonne qu'un pays qui se croit à la tête du mouvement scientifique de l'univers puisse engendrer de telles théories. Nulle part, actuellement, il n'existe de race pure ; il y a longtemps que la pureté de race a disparu de la terre ! La « race allemande » est comme les autres : elle porte en elle les sangs les plus divers.

Mais ce qui doit nous étonner davantage, c'est la prétention de fonder un Evangile à l'usage des « chrétiens-allemands ». L'Evangile est essentiellement une Charte universelle, parce qu'elle est divine. Il tend à faire de tous les hommes une immense famille. Jésus-Christ n'a rien eu autant en horreur que cet esprit étroit qui faisait du *sang d'Abraham* la condition primordiale et suffisante du salut. Il est comique — mais il est surtout douloureux — de penser que si le Christ avait appliqué le *principe racial* que les « chrétiens-allemands » prétendent établir, ils auraient été privés, eux, des bienfaits de l'Evangile. Jésus était un Juif ; il appartenait à cette race que les nazis abhorrent. On ne comprend guère que les fiers tenants de la « race aryenne » acceptent de porter le nom d'un fondateur de religion qui était de race juive. En ce sens, le nom de « chrétiens-allemands », dont ils s'affublent, est une absurdité.

Quoi qu'il en soit, les « chrétiens-allemands » avaient bien l'intention d'absorber toutes les Eglises luthériennes et de les agréger au mouvement national-socialiste. Ils furent singulièrement mécontents lorsque, le 27 mai dernier, leur candidat à l'épiscopat d'Empire, le Dr Müller, fut écarté par une écrasante majorité, qui se porta sur le nom du pasteur Friedrich von Bodelschwingh.

Ils n'acceptèrent pas leur défaite. La candidature de Bodelschwingh fut combattue à outrance. Pour le bien de la paix, ce pasteur dut se retirer de l'arène électorale. Après des manœuvres qu'il serait fastidieux de rappeler en détail, les chrétiens hitlériens l'ont emporté. Leur candidat primitif a été élu évêque d'Empire, le 31 octobre dernier. C'est l'ancien aumônier militaire Ludwig Müller. C'est lui qui a désormais la haute main sur toutes les églises luthériennes du monde. Mais Wittenberg n'est pas sa capitale. L'église où repose le corps de Luther n'est pas devenue son siège métropolitain. Tout cela sentait son romantisme à plein nez. Les hommes pratiques de la haute politique du Reich ont jugé plus utile d'établir l'évêque d'Empire à Berlin : de la sorte, on a sous la main le nouveau pape des Eglises luthériennes.

Que vaut cette tentative d'unification ? Des deux éléments qui sont juxtaposés dans cette appellation contradictoire « les chrétiens-allemands, » lequel l'emportera ? Il est difficile de le dire. Il y a bien des chances pour que l'esprit *racial* — sorte de religion à rebours et de paganisme démarqué, — étouffe le christianisme en beaucoup de cœurs allemands. Là encore, nous apercevons un recul redoutable de l'Evangile et une raison de plus pour nous d'en propager la connaissance dans les masses populaires. Le luthéranisme se vantait d'avoir mis la Bible entre les mains de tous les fidèles. Mais la Bible ne se suffit pas ; on la mutile ou on la déchire. L'Eglise catholique a reçu le dépôt de la révélation ; ce n'est qu'en se conformant à ses directives que l'on peut conserver le véritable esprit du Christ, et c'est pourquoi la simple diffusion des *textes* évangéliques chez nos fidèles ne peut aboutir qu'à peu de résultats.

Ecoutons l'expression des craintes exprimées dans une Revue protestante de Neuchâtel [1] :

« Le plus grand succès de librairie de l'année, en Allemagne, est un livre intitulé *Eglise nationale,* et dans lequel on peut lire : « La foi que la religion chrétienne enseigne a été formulée, il y a deux mille ans, sur les bords de la Méditerranée, par une humanité fatiguée de vivre. C'est pourquoi elle est devenue étrangère et indifférente à la plupart de ceux qui vivent aujourd'hui. Tout ce que l'humanité moderne a produit de grand et d'élevé a vu le jour en dehors de Dieu et de l'Eglise. Le protestantisme ne convient pas aux multitudes, mais il est mûr pour la disparition. Le catholicisme favorise un paganisme grossièrement sensuel, il est faussé par le papisme et constitue l'obstacle le plus important à la création d'une Eglise nationale allemande. Cette dernière doit marquer son avènement, en balayant les ruines vénérables qui s'appellent : foi en Dieu, en la Rédemption, à l'au delà.

« Les chrétiens-allemands, ajoute la feuille suisse, n'en sont pas encore là, mais ils réclament une foi au Christ « conforme à la race » et une piété au caractère héroïque... L'Ancien Testament n'est plus de mise ; le germanisme, par contre, est « un don de Dieu ; »... Dans une assemblée tenue dernièrement à Francfort, un orateur s'étant avisé de citer le mot des Actes : « Il n'y a point de salut en aucun autre qu'en Jésus-Christ, » la multitude couvrit sa voix en criant : « Salut ! Hitler !... » Que sortira-t-il de cette lutte ouverte entre le christianisme et le nationalisme ? »

La revue protestante suisse avait raison. Elle pose correctement le problème. Et les faits commencent à confirmer son jugement. Nous apprenons chaque jour de nouveaux conflits au sein de l'Eglise luthérienne unifiée. Les chrétiens-allemands, non contents d'avoir imposé leur candidat comme évêque d'Empire, prétendent imposer une révision de la foi luthérienne. Beaucoup d'entre eux s'indignent que l'Ancien Testament, — cette glorification du « peuple de Dieu, » qui n'est pour eux que l'exécrable peuple juif, — demeure en vénération dans une Eglise allemande. La Bible, jadis torturée par Luther au nom d'une mystique trouble et inquiète, va être rejetée en bloc par la foule de ses lointains disciples. De même, la Croix scandalise les nazis : ils n'ac-

[1] Citée dans l'article du P. Dudon.

ceptent pas d'avoir été rachetés par les souffrances d'un Dieu, le sang aryen dans leurs veines suffit à tous les rachats. Mais il reste encore bien des luthériens en Allemagne dont l'esprit plus lent ou moins hardi répugne à ces extravagances et à ces nouveautés qui leur semblent sacrilèges. Le schisme éclate entre les fractions de l'Eglise « chrétienne-allemande. » L'évêque de Poméranie a donné le signal. Jusqu'où ira la scission ? L'avenir le dira. Le luthéranisme est-il encore capable d'engendrer des héros ? Mourra-t-on pour la foi de Luther ? Nous ne pouvons que désirer une chose, c'est que toutes ces violences accélèrent la réalisation du grand désir du Christ : « Un seul troupeau et un seul Pasteur. »

Mais, si nous élevons nos regards jusqu'à une vue d'ensemble de l'humanité, comment ne pas comprendre la gravité de l'heure ? En Russie, l'Evangile est momentanément vaincu par la dure religion de la terre. En Allemagne, il est dangereusement menacé par l'impérieuse religion de la race. Aux Etats-Unis, on compte 60 millions de sans-religion sur 120 millions d'habitants ; l'Evangile a en face de lui la religion du dollar. En Espagne, le catholicisme lutte péniblement pour l'existence. En France, le paganisme fait des ravages et l'école sans-Dieu démoralise notre jeunesse. En Angleterre, nous savons par bien des échos recueillis ici-même, à quel point la société est déchristianisée.

C'est bien ce que disait notre article du 9 novembre. Il faut être aveugle pour ne pas le voir. L'heure de la lutte est arrivée ; l'Evangile vaincra ou le monde périra. Tout homme de cœur doit embrasser les données de la situation présente. Une inquiétude générale ravage, agite, trouble et désorganise les sociétés dites civilisées. On cherche un Sauveur. Chaque nation veut avoir le sien. Et nous savons, nous, qu'il n'y a qu'un Sauveur, Jésus-Christ, et que le dernier mot de l'idéal humain a été dit sur la montagne des Béatitudes.

Nous sommes de ceux qui souscrivent pleinement à ces superbes paroles d'un Papini, dont la *Vie de Jésus* est un peu trop romancée, mais qui a su trouver, çà et là, des expressions vraiment géniales, au sujet de la beauté de nos Evangiles :

« Le Sermon sur la Montagne est le plus grand titre des hommes à l'existence ; à la présence de l'homme dans l'univers infini ; notre justification suffisante ; la patente de notre dignité d'êtres pourvus d'âmes ; le gage que nous pourrons nous surmonter et être plus qu'homme ; la promesse de cette possibilité suprême, de cette espérance, de cette ascension.

Si un Ange, venu d'un monde supérieur, nous demandait ce que nous avons de meilleur et de plus précieux chez nous, la preuve de notre réalité, le chef-d'œuvre de l'esprit dans sa suprême puissance, nous ne lui montrerions pas nos machines, ces prodiges mécaniques, dont nous tirons sottement orgueil, alors qu'elles ont fait notre vie plus esclave, plus haletante (et qu'elles ne sont que matière au service de la matière), mais nous lui offririons le Sermon sur la Montagne, et après, — après seulement, — quelques centaines de pages arrachées aux poètes de tous les peuples [1]. Mais le *Sermon* serait toujours le diamant unique, splendeur limpide et lumière pure parmi la misère colorée des émeraudes et des saphirs.

Et si les hommes étaient appelés devant un tribunal surhumain et devaient rendre compte aux juges de leurs fautes inexpiables, des infamies anciennes chaque jour renouvelées, des massacres millénaires, de tout le sang fraternel répandu, de toutes les larmes versées par les enfants des hommes, de notre dureté de cœur et de notre perfidie qui n'a d'égale, peut-être, que notre sotte faiblesse, nous ne porterions pas devant ce tribunal les raisons, — sages et bien déduites, — des philosophes ni les sciences, systèmes éphémères de recettes et de symboles, ni les lois, louches compromis entre la férocité et la peur. Non, mais en contre-poids à tant de mal, en acompte de notre dette, en excuse de soixante siècles d'atroce histoire, en unique atténuant à nos crimes, nous ne pourrions offrir que les quelques versets du Sermon sur la Montagne.

Qui l'a lu une fois et n'a pas senti, au moins pendant le court instant de cette lecture, un frisson de reconnaissante tendresse, le désir d'un sanglot au fond de la gorge, une angoisse d'amour et de remords, le besoin confus mais poignant de faire quelque chose pour que ces mots ne soient pas que des mots, pour que ce discours ne soit pas qu'un bruit et un signe, mais un imminent espoir, la vie de tout vivant, vérité présente, éternelle vérité — qui l'a lu une seule fois et n'a pas éprouvé tout cela mérite plus que tout autre notre pitié, car tout l'amour des hommes ne compensera pas ce qu'il a perdu ! »...

Nous ne pouvons terminer cette Causerie sur des paroles plus vibrantes et plus justes. Refaire du Sermon sur la Montagne, refaire de l'Evangile dont il est la préface, la Charte des sociétés humaines, voilà un programme digne de tenter toutes les âmes généreuses. Mais il n'y a pas de temps à perdre pour se mettre à cette tâche formidable et nécessaire.

LITURGIE

Q. — 1° Maintenant que l'emploi du plateau de communion est de rigueur, est-il encore nécessaire qu'il y ait une nappe de communion ?

2° Est-il obligatoire d'allumer pour les vêpres les souches des six grands chandeliers de l'autel, comme pour la grand'messe ; ou bien peut-on en allumer d'autres, comme pour les saluts du Saint-Sacrement ?

3° Ayant posé, il y a quelque temps, une question au sujet de l'endroit où je devais jeter les eaux de lessive des linges d'autel, puisque je n'ai pas de piscine, je reçus en réponse le conseil de jeter ces eaux sur le terrain bénit de mon cimetière. Le conseil est bon, sans doute ; mais, dans ma paroisse, le cimetière, qui était autrefois situé autour de l'église, en est maintenant éloigné d'un bon kilomètre. Faut-il néanmoins que je m'y rende pour y jeter les eaux dont il s'agit ?

R. — Ad I. Plusieurs fois déjà, depuis la publication de l'Instruction en date du 26 mars 1929 [2]

[1] Il est clair que ce rapprochement trop étroit entre l'Evangile et les pages des poètes quels qu'ils soient, est, de la part de Giovanni Papini, un reste de romantisme. Il n'y a pas commune mesure entre ceci et cela.

[2] Cf. *Ami* 1929, p. 826-830.